



Soren Kirkegaard

Hervé Dumez

► **To cite this version:**

| Hervé Dumez. Soren Kirkegaard. Le Libellio d'AEGIS, 2009, 5 (2), pp.19-23. hal-00402597

HAL Id: hal-00402597

<https://hal.science/hal-00402597>

Submitted on 7 Jul 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dumez Hervé (2009) "Søren Kierkegaard", *Le Libellio d'Aegis*, volume 5, n° 2, été, pp. 19-23

Sommaire

1

Sur les épaules des géants

H. Dumez

3

Moral Mazes Redux

Intervention de *R. Jackall*

10

Deux approches différentes de la concurrence : les États-Unis et l'Europe
-Cour Suprême et Cour Européenne de Justice-

C. Mosseri-Marlio

17

Peter Drucker

H. Dumez

19

Søren Kierkegaard

H. Dumez

24

Prochain séminaire AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://crg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

Søren Kierkegaard

Ce nom désigne le jardin qui entoure les églises. Pour les Danois, il évoque un cimetière.

Michael Pedersen avait fait fortune dans le négoce de textile et s'était retiré des affaires. Il ne sortait presque plus. Quand son plus jeune fils lui demandait de faire une promenade, il refusait. Mais il lui prenait la main dans le salon. Selon le souhait du petit garçon, il racontait qu'ils passaient la porte de la ville pour se rendre à la campagne, ou qu'ils allaient par les rues. Le père décrivait tout ce qu'ils voyaient, les mettait à l'abri d'une voiture qui passait un peu trop près, saluait les passants, faisait monter l'eau à la bouche de son fils en lui décrivant les fruits de la marchande des quatre saisons. S'ils suivaient des chemins connus, ils se contrôlaient l'un l'autre afin qu'aucun détail ne fût oublié. L'enfant imaginait des péripéties que le père mettait soigneusement en scène et enchaînait. Au bout d'une demi-heure de cette promenade immobile, le petit garçon était aussi fatigué que s'il avait réellement marché¹.

Sa première femme étant morte jeune, Michael Pedersen avait mis enceinte la servante un mois plus tard. Ne sachant quasiment ni lire ni écrire, elle fut la mère adorée de quatre filles et trois garçons. Søren était le dernier.

Il a six ans quand débute la série tragique. Son frère Michael, tombe dans la cour de l'école et meurt d'une hémorragie cérébrale. Maren Christine, le joyau, la préférée du père, meurt trois ans plus tard d'une néphrite. Dix ans s'écoulent. Niels se heurte à son père dont le souhait est qu'il reprenne l'affaire familiale et quitte la maison pour Boston, puis New York, échouant finalement à Paterson, New Jersey. Quelque temps après son départ, sa mère meurt d'une fièvre typhoïde, suivie de sa sœur Petrea Severine qui venait de donner le jour à son quatrième enfant. Niels, quant à lui, disparaît de consommation à Paterson et quand la nouvelle atteint la famille, celle-ci est en deuil de la dernière fille, Nicolene, morte en accouchant. A l'agonie, le fils exilé n'aurait fait mention que de sa mère, qu'il croyait toujours vivante, soit qu'il ait cru son père mort, soit qu'il ne lui ait pas pardonné d'avoir voulu le forcer à travailler dans les affaires et de ne lui avoir laissé d'autre choix que le départ. Le père, en tout cas, ne s'en remet pas.

Le soir, lui et les deux fils restants dînent dans la vaste demeure silencieuse des voix qui se sont éteintes. Chacun remonte ensuite dans sa chambre, le vieillard au premier, les deux fils au second : Peter, l'aîné grand et fort, brillant étudiant en théologie et Søren, couvert de tâches de rousseur, malingre et, s'étant probablement cassé le dos à l'école, légèrement bossu. Tous trois sont convaincus que le père, coupable d'une faute indicible, est condamné à ne pas pouvoir mourir avant d'avoir vu disparaître un à un tous les siens et que les deux frères sont donc en sursis². Søren est un élève sarcastique, insupportable. Lorsqu'il marche dans la rue, il parle haut, gesticule, agite fébrilement sa canne en faisant de dangereux moulinets. Ses cheveux se dressent étrangement sur sa tête. La mort de sa mère l'a terrassé³. Enfant, il est

généralement silencieux, ne parle jamais de sa famille, n'amène jamais un camarade chez lui. Habillé par son père, son accoutrement le met à part. Soudainement, il éclate d'ironie acide, ridiculisant son interlocuteur, systématiquement un garçon plus fort que lui qu'il traite de nain intellectuel, risquant sans cesse de se faire rosser, ou même un professeur. Un jour que son frère remplaçait un enseignant absent, il se moque de lui en pleine classe. Il se veut le plus grand poète et le plus grand penseur que le monde aura porté. Son père le force à faire des études de théologie qui ne l'intéressent pas.

Un soir, ce dernier ayant trop bu, Søren surprend un propos qui semble lui confirmer le pire. Il n'en dira jamais rien.

La gaieté revient pourtant dans la maison lorsque Peter épouse Marie, la fille d'un évêque. Professeur de chant, elle donne ses cours à domicile et le logis s'emplit de musique. Sa joie de vivre, son caractère enjoué, charment le père et son beau-frère. Chacun espère la venue d'un enfant, le dernier des Kierkegaard et leur renouveau. Neuf mois après son mariage, elle décède brusquement. Peter dira que son frère a alors approché la folie.

Søren s'étonne lui-même par sa capacité à rire, à se moquer, alors qu'il est intérieurement dévasté. Il multiplie les dettes, mène une vie de bohème, néglige ses études. Son père ne discute rien et paie. Désespéré par la futilité de son fils mais convaincu qu'il va le perdre, il choisit de laisser faire. Quand l'aîné approche de ses trente-trois ans, l'âge du Christ en croix, son père et son jeune frère pensent sans se l'avouer qu'ils l'enterreront prochainement et guettent tout signe avant-coureur. Pourtant, à la surprise des deux enfants, c'est le père qui meurt à quatre-vingt-deux ans, les laissant survivants. Peter sera évêque, membre du parlement, ministre. Il paraît équilibré et ne l'est pas. Après la mort de son jeune frère, il se reprochera de l'avoir haï et finira dément.

D'après un ami, son père aurait dit à Søren : tant que je vivrai, tu ne feras rien de bon ; il faut que je disparaisse pour que tu deviennes quelque chose. Le jeune homme sait qu'il a désespéré les derniers moments du vieillard. La période est terrible : dans ses moments de solitude, il pleure ; dès qu'il est avec quelqu'un, il affecte l'insouciance et l'enjouement. Ayant hérité d'une fortune conséquente, il se trouve libre. On lui prédit qu'il ne finira jamais ses études. Or, en un temps record, les examens de théologie sont réussis et les attentes de son père, mais trop tard, finalement réalisées. Il décide même de poursuivre, avec une thèse et choisit comme sujet le concept d'ironie, centrant son analyse sur Socrate. Le thème est à la mode. Hegel et les romantiques allemands en ont traité, Schlegel surtout : « *L'ironie véritable est celle de l'amour. Elle naît du sentiment de nos propres limites, et de la contradiction apparente entre ce sentiment et l'infini inhérent à tout amour véritable.* » Kierkegaard retient cette idée que l'ironie provient d'une contradiction entre le monde fini tel qu'il s'impose à nous et l'exigence éthique infinie que porte l'individu. Mais il s'élève contre Hegel qui n'y voit qu'un moment à dépasser et qui pense que l'individu, avec son opacité et ses secrets, finit toujours par être compris dans le général et le rationnel, englouti dans le monde de l'histoire. Les rapporteurs louent la qualité intellectuelle du travail, mais en critiquent le ton souvent sarcastique, parfois poétique, et au total peu universitaire. Ils admettent que le document final soit écrit en danois. La soutenance a lieu le 29 septembre 1841 et dure sept heures et demi, en latin. Comme il est de tradition, des interventions ont lieu de la salle, dont une de Peter. Certains se sont demandés si l'ouvrage lui-même n'était pas ironique. Question vaine : il l'est, et ne l'est pas. Peut-on parler sérieusement de l'ironie, sans manquer le

sujet ? « *Le propre de l'ironie, remarque d'ailleurs le texte, est de ne jamais se démasquer*⁴ ». Cette thèse marque surtout la naissance d'un écrivain, que le jury qu'il interpelle a sans doute peu apprécié : « *Mon cher Critique ! Permets-moi un seul mot, une innocente parenthèse où je dirai ma reconnaissance envers Platon et le réconfort que m'a donné sa lecture. Où trouver du soulagement sinon dans le calme infini où, dans le silence de la nuit, l'idée se déploie sans bruit, religieusement, tout bas et pourtant puissante au rythme du dialogue, comme si rien d'autre n'existait au monde ; où chaque pas est mesuré, repris avec lenteur et solennité, parce que les idées elles-mêmes savent, pour ainsi dire, qu'elles ont leur temps et leur lieu ; et quand a-t-on eu besoin de repos dans le monde, sinon de nos jours où les idées se poursuivent à une vitesse insensée, signalant leur présence au fond de l'âme par une simple bulle à la surface, sans jamais s'épanouir, avortées dès leur tendre pousse ; elles n'ont pas plutôt dressé le front dans la vie qu'elles meurent de chagrin, comme l'enfant dont parle Abraham à Santa Clara*⁵ : à l'instant même de sa naissance, il eut si grand peur du monde qu'il rentra bien vite dans le sein de sa mère » (OC II, p. 26-27). Le doyen de la faculté de philosophie lui propose de briguer un poste de professeur mais il répond qu'il va réfléchir quelques années. Choqué, son interlocuteur lui rétorque que l'université, elle, n'attendra pas. Citant nommément un des professeurs récemment recruté, il réplique : voulez-vous donc faire comme pour lui, embaucher quelqu'un qui n'est pas mûr ?

Un mois après la soutenance, il quittait Copenhague pour l'Allemagne, ayant rompu ses fiançailles qui avaient duré treize mois. Le scandale de cette rupture secoua la petite capitale.

D'une grande beauté, Régine était intelligente et vive. Elle avait dix sept ans. Ils marchaient ensemble, faisaient des excursions en voiture. Il lui écrivait, lui envoyait des livres, lui offrait son parfum préféré (de l'essence de muguet), aimait en elle par dessus tout l'enfant qu'elle avait su rester. Sa légèreté l'enchantait⁶. Lorsqu'il mit fin à leurs fiançailles, il lui proposa que ce soit elle qui rompe officiellement, pour qu'elle ne soit pas en butte aux ragots, et elle lui répondit –d'une manière qui n'était pas sans rappeler Socrate, note-t-il– que personne n'oserait l'humilier en face-à-face et que ce que les autres diraient en son absence ne pouvait pas l'atteindre. Le soir même, il alla au théâtre. Il savait avoir été atroce avec elle, s'étant forcé à l'être⁷. Quand ses petits neveux, qu'il adorait⁸, vinrent le voir quelque temps après, il éclata en sanglots et tous se mirent à pleurer sans savoir pourquoi. Puis il s'embarqua sur un vapeur en partance pour Stralsund. Son projet était de rester à Berlin un an et demi, mais quelques mois lui furent suffisants, en deux voyages. Parti pour assister aux cours de Schelling, qui le décevront et où il croisa probablement Marx, Engels et Bakounine qui étaient eux aussi dans le public, il s'est surtout mis à écrire. Un de ses amis est chargé de se renseigner et de lui donner des nouvelles de Régine.

A son retour, il orchestre son déchirement. Le jour, il parcourt ostensiblement les rues de la ville, souvent avec un ami, discourant et agitant sa canne (marcher est une passion pour lui, et c'est ainsi que lui viennent ses idées⁹). Le soir, il est dans les cafés, fumant un cigare et discutant avec animation, puis se rend au théâtre. Le désœuvrement, l'indifférence et l'absence de toute consistance morale le caractérisent aux yeux de tous. La nuit, dans la grande maison vide, négligeant de dormir, il passe d'une pièce à l'autre où, dans chacune, un écritoire et des chandeliers ont été installés. Dans le secret, debout, il couvre des monceaux de pages. Ils seront signés de pseudonymes, sauf les discours édifiants, un ensemble de sermons. Victor Eremita (l'ermite victorieux, puisqu'il s'est, d'une certaine manière, retiré définitivement du monde pour écrire) édite *Ou bien/ou bien* qui comporte l'un des plus beaux éloges du

mariage, de poétiques analyses des figures de l'amour dans les opéras de Mozart, et le *Journal du séducteur* qui raconte leur histoire comme s'il s'était joué de Régine et qui fait scandale. L'ouvrage devient immédiatement un *best seller* malgré son volume. A-t-il écrit le *Journal* pour aider Régine à se détourner de lui ? Sait-il qu'elle le reconnaîtra sous le pseudonyme ? Il semble qu'il ait espéré être haï d'elle et même de tous. Malgré les précautions qu'il a prises, malgré ses dénégations, tout Copenhague a identifié l'auteur. Mais l'effet est inverse : il est devenu célèbre. Johannes de Silentio (le silence, puisqu'il ne parlera plus désormais à Régine directement) signe *Crainte et tremblement*, une réflexion sur le sacrifice d'Isaac par son père Abraham. Il s'agit de défendre l'autonomie absolue du religieux, mais aussi d'affirmer l'espoir que l'être aimé puisse être recouvré par delà tout espoir, contre toute espérance terrestre. Constantin Constantius (la constance répétée) est l'auteur du livre le plus étrange, *La Répétition* (ou *La reprise*). Observateur apparemment détaché, mais discrètement engagé et actif, Constantin raconte les fiançailles. « *Seul l'amour fait de ressouvenir est heureux* » disait Victor Eremita. Lui pose une question différente : peut-on revivre quelque chose, non pas dans le ressassement mélancolique du passé, mais dans l'ouverture au présent et au futur ? Un amour apparu impossible, et qui - parce que tel - ne passera jamais, peut-il occuper le reste d'une vie dans une répétition infinie ? La répétition ou la reprise serait alors une introduction à l'éternité. Mais le livre est aussi un chef d'œuvre d'humour poétique et léger quand Constantin narre son second voyage à Berlin comme répétition impossible¹⁰.

Les psychanalystes se sont penchés sur son cas mais leur divan resta muet. Ils n'ont su que multiplier les hypothèses. Aucun écrivain n'a autant couvert de pages sans avoir aussi bien protégé son secret, même en parlant partout de lui¹¹. Nul ne sait, notamment, pourquoi la rupture des fiançailles, qui rendit cet amour, pour lui et sans doute pour elle malgré son mariage ultérieur, infini au sens propre¹². Si ce n'est que les êtres qui sont ou se croient habités par le secret bâtissent autour d'eux des murailles de toute sorte, qu'ils défendent obstinément. Ils en paient le prix en ne pouvant accepter d'être aimés – c'est-à-dire d'une certaine manière, quoique douce, ouverts à la connaissance. Ils éprouvent la nécessité de tenir l'autre à distance, coûte que coûte¹³.

Au moment de la brisure, à sa surprise, Régine se battit pour sauver son bonheur et devint femme à cette occasion, comme il en fit la remarque. Elle alla jusqu'à le supplier : qu'il ne l'abandonne pas, elle s'enfermerait dans un meuble, ne le dérangeant en rien et vivant simplement ainsi cachée, près de lui. Il s'efforça de rester glacial, uniquement poli. Quelques années plus tard, d'après un dessin de lui, il fit réaliser un petit meuble haut en palissandre, sans aucune étagère. A sa mort, on y retrouva tout ce qu'il avait conservé d'elle, et deux exemplaires tirés sur vélin de chacun de ses livres, un pour elle, un pour lui. Il lui légua tout ce qui lui restait. Elle fit savoir par son mari qu'elle refusait, ne prenant que les lettres écrites par elle, qu'elle brûla dès qu'on les lui remit sans que nul n'ait pu les lire.

Depuis *Le concept d'ironie* composé durant la période des fiançailles, toute son œuvre, qu'elle soit poétique et théorique, écrite sous forme de discours édifiants ou d'un journal intime, signée d'un pseudonyme ou de son nom, est une réflexion sur la dialectique de la communication¹⁴, sur le dialogue comme communication indirecte entre deux individus : comment, non pas transmettre un savoir ou une information, mais amener un être à comprendre, en se comprenant. Et tout entière, sans jamais s'y réduire, son œuvre est ce dialogue avec elle.

Cette répétition ou reprise, qui n'a cessé qu'avec sa vie.

Références

- Adorno Theodor W. (1995) *Kierkegaard*. Paris, Payot, coll. Critique de la politique.
- Hannay Alistair (2001) *Kierkegaard. A Biography*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Kierkegaard Søren (1970-1986) *Oeuvres complètes en vingt volumes (OC)*. Paris, Éditions de l'Orante, 1970-1986.
- Kierkegaard Søren (2003) *Correspondance*. Paris, Éditions des Syrtes ■

Hervé Dumez

PREG — CNRS / École Polytechnique

1. Ce souvenir a été introduit dans Johannes Climacus ou De omnibus dubitandum est, OC II, p. 318.
2. Anticlimacus définit ainsi le désespoir ou maladie à la mort : « Et quand le danger est devenu si grand que la mort est devenue l'espérance, le désespoir est la désespérance de ne pouvoir même mourir. » (OC XVI, p. 176)
3. Il a souvent été dit que, dans les milliers de pages qu'il a écrites, publiée ou intimes, sa mère n'est pas une fois mentionnée. Peut-être n'est-ce pas tout à fait vrai : « Lorsque l'enfant, devenu grand, doit être sevré, sa mère cache pudiquement son sein, et l'enfant n'a plus de mère. Heureux l'enfant qui n'a pas perdu sa mère autrement. » (OC V, p. 108). Il est probable qu'il existe une autre courte allusion à sa mère dans La maladie à la mort (ou Traité du désespoir), OC XVI, p. 266.
4. Du concept d'ironie constamment rapporté à Socrate, OC II, p. 46.
5. Mystique à l'ironie parfois acerbe nommé en 1669 prédicateur de la cour à Vienne. On peut voir sa statue près du palais impérial, au coin du Burggarten.
6. Sans doute s'est-il souvenu d'elle dans le très beau personnage de l'épouse de Nicolaus Notabene, mélange exquis de sérieux enfantin et de légèreté rayonnante (Préfaces. Lectures récréatives pour certains conseillers au gré du moment et de l'occasion, OC VII).
7. « Devoir être à ce point cruel, et aimer comme j'aimais. » (Journal, cité in OC II, p. XVI).
8. Les lettres qu'il écrivit à des enfants sont parmi ses plus belles et les plus touchantes, avec celles qu'il adressa à Hans Peter, un de ses cousins handicapé qui était le seul à pouvoir le déranger quand il le voulait.
9. C'est en marchant dans la rue qu'il sera finalement frappé d'une attaque. Emmené à l'hôpital, il y mourra quelques semaines plus tard, âgé de quarante-deux ans, le 11 novembre 1855.
10. Désespéré, Kierkegaard a cherché, explique-t-il dans son Journal, à y atteindre « l'extrême pointe de l'humour » (OC V, p. 29). Les pages de fin de La Répétition furent par lui déchirées lorsqu'il apprit que Régine allait se marier, et d'autres leur furent substituées.
11. « Après ma mort, personne (et c'est là ma consolation) ne trouvera dans mes papiers une seule indication concernant ce qui a proprement rempli ma vie ; personne ne trouvera ce qui, inscrit au plus profond de moi, explique tout [...] » (Journal, cité in OC V, pp. XIII-XIV)
12. La possibilité (et la nécessité) d'une intériorisation absolue de l'amour a été théorisée dans Les œuvres de l'amour, OC XIV. Adorno a analysé cette position à la fois logique et proche de la folie — « La doctrine kierkegaardienne de l'amour » in Adorno, 1995, pp. 255-276.
13. Paradoxalement, Vigilius Haufniensis (le veilleur de Copenhague, un autre pseudonyme) a examiné lui-même cette figure dans Le concept d'angoisse : « C'est l'esprit qui s'enferme en lui-même et sa manifestation involontaire » (OC VII, p. 220 et sq.). L'esprit, voulant protéger ses secrets, se renferme sur lui, et se révèle souvent finalement aux autres d'une manière involontaire. Ceci est à mettre en relation avec le fait — peu connu — que Kierkegaard a identifié le phénomène de l'acte manqué dans les premières lignes de Préfaces, livre publié en même temps que Le concept d'angoisse, en 1844 : « Il est un expérience souvent vérifiée : que de fois une bagatelle, un rien, une parole inconsiderée, un cri spontané, une expression passagère, un geste involontaire ont permis de pénétrer à la dérobée dans l'esprit d'un homme et d'y découvrir des choses qui s'étaient soustraites à une observation attentive. » (OC VII, p. 261).
14. La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse. OC XIV, pp. 359-383.

Secrétariat de rédaction et mise en forme : Michèle Breton